

n'ont pas toujours été ce qu'ils sont. Mais y a-t-il une différence entre ces deux histoires ? Certainement !

La pomme verte est devenue mûre. Pouvait-elle, étant verte, si tout allait bien, ne pas devenir mûre ? Non, elle devait mûrir, comme, tombant à terre, elle doit pourrir, se décomposer, libérer ses pépins.

Tandis que l'arbre d'où vient le crayon peut ne pas devenir planche, et cette planche peut ne pas devenir crayon. Le crayon peut, lui-même, rester toujours entier, ne pas être taillé.

Nous constatons donc entre ces deux histoires une différence. Pour la pomme, c'est la pomme verte qui est devenue mûre, si rien d'anormal ne se produit, et c'est la fleur qui est devenue pomme. Donc, une phase étant donnée, l'autre phase suit nécessairement, inévitablement (si rien n'arrête l'évolution).

Dans l'histoire du crayon, au contraire, l'arbre peut ne pas devenir une planche, la planche peut ne pas devenir un crayon, et le crayon peut ne pas être taillé. Donc une phase étant donnée, l'autre phase peut ne pas suivre. Si l'histoire du crayon parcourt toutes ces phases, c'est grâce à une intervention étrangère — celle de l'homme.

Dans l'histoire de la pomme, nous trouvons des phases qui se succèdent, la seconde phase découlant de la première, etc. Elle suit le « devenir » dont parle Engels. Dans celle du crayon, les phases se juxtaposent, sans découler l'une de l'autre. C'est que la pomme, elle, suit un processus naturel.

III. — Le processus.

(Mot qui vient du latin et qui veut dire : marche en avant, ou le fait d'avancer, de progresser.)

Pourquoi la pomme verte devient-elle mûre ? c'est

à cause de ce qu'elle contient. C'est à cause d'enchaînements internes qui poussent la pomme à mûrir ; c'est parce qu'elle était pomme avant même d'être mûre, qu'elle ne pouvait pas ne pas mûrir.

Quand on examine la fleur qui deviendra pomme, puis la pomme verte qui deviendra mûre, on constate que ces enchaînements internes, qui poussent la pomme dans son évolution, agissent sous l'empire de forces internes que l'on nomme l'autodynamisme, ce qui veut dire : force qui vient de l'être lui-même.

Lorsque le crayon était encore planche, il a fallu l'intervention de l'homme pour le faire devenir crayon, car jamais la planche ne se serait transformée d'elle-même en crayon. Il n'y a pas eu de forces internes, pas d'autodynamisme, pas de processus. Donc qui dit dialectique dit non seulement mouvement, mais dit aussi autodynamisme.

Nous voyons donc que le mouvement dialectique contient en lui le processus, l'autodynamisme, qui en est l'essentiel. Car tout mouvement ou changement n'est pas dialectique. Si nous prenons une puce, que nous allons étudier du point de vue dialectique, nous dirons qu'elle n'a pas toujours été ce qu'elle est et qu'elle ne sera pas toujours ce qu'elle est ; si nous l'écrasons, certes, il y aura là pour elle un changement, mais ce changement sera-t-il dialectique ? Non. Sans nous, elle ne serait pas écrasée. Ce changement n'est donc pas dialectique, mais mécanique.

Nous devons donc faire bien attention lorsque nous parlons du changement dialectique. Nous pensons que si la terre continue d'exister, la société capitaliste sera remplacée par la société socialiste, puis communiste. Ce sera un changement dialectique. Mais, si la terre saute, la société capitaliste disparaîtra non par un

changement autodynamique, mais par un changement mécanique.

Dans un autre ordre d'idées, nous disons qu'il y a une discipline mécanique quand cette discipline n'est pas naturelle. Mais elle est autodynamique quand elle est librement consentie, c'est-à-dire quand elle vient de son milieu naturel. Une discipline mécanique est imposée du dehors ; c'est une discipline venant de chefs qui sont différents de ceux qu'ils commandent. (Nous comprenons alors combien la discipline non mécanique, la discipline autodynamique, n'est pas à la portée de toutes les organisations !)

Il nous faut donc éviter de nous servir de la dialectique d'une façon mécanique. C'est là une tendance qui nous vient de notre habitude métaphysique de penser. Il ne faut pas répéter comme un perroquet que les choses n'ont pas toujours été ce qu'elles sont. Quand un dialecticien dit cela, il doit chercher dans les faits ce que les choses ont été avant. Car dire cela, ce n'est pas la fin d'un raisonnement, mais le commencement des études pour observer minutieusement ce que les choses ont été avant.

Marx, Engels, Lénine ont fait des études longues et précises sur ce que la société capitaliste a été avant eux. Ils ont observé les détails les plus minimes pour noter les changements dialectiques. Lénine, pour décrire et critiquer les changements de la société capitaliste, pour analyser la période impérialiste, a fait des études très précises et consulté de nombreuses statistiques.

Quand nous parlons d'autodynamisme, nous ne devons jamais non plus en faire une phrase littéraire, nous ne devons employer ce mot qu'à bon escient et pour ceux qui le comprennent totalement.

Enfin, après avoir vu, en étudiant une chose, quels sont ses changements autodynamiques et dit quel

changement on a constaté, il faut étudier, chercher d'où vient qu'il est autodynamique.

C'est pourquoi la dialectique, les recherches et les sciences sont étroitement liées.

La dialectique, ce n'est pas un moyen d'expliquer et de connaître les choses sans les avoir étudiées, mais c'est le moyen de bien étudier et de faire de bonnes observations en recherchant le commencement et la fin des choses, d'où elles viennent et où elles vont.

CHAPITRE III

DEUXIEME LOI :
L'ACTION RECIPROQUE

- I. — L'enchaînement des processus.
- II. — Les grandes découvertes du XIX^e siècle.
 - 1. La découverte de la cellule vivante et de son développement.
 - 2. La découverte de la transformation de l'énergie.
 - 3. La découverte de l'évolution chez l'homme et les animaux.
- III. — Le développement historique ou développement en spirale.
- IV. — Conclusion.

I. — L'enchaînement des processus.

Nous venons de voir, à propos de l'histoire de la pomme, ce qu'est un processus. Reprenons cet exemple. Nous avons cherché d'où venait la pomme, et nous avons dû, dans nos recherches, remonter jusqu'à

l'arbre. Mais ce problème de recherche se pose aussi pour l'arbre. L'étude de la pomme nous conduit à l'étude des origines et des destinées de l'arbre. D'où vient l'arbre? De la pomme. Il vient d'une pomme qui est tombée, qui a pourri en terre pour donner naissance à une pousse, et cela nous conduit à étudier le terrain, les conditions dans lesquelles les pépins de la pomme ont pu donner une pousse, les influences de l'air, du soleil, etc. Ainsi, en partant de l'étude de la pomme, nous sommes conduits à l'examen du sol, en passant du processus de la pomme à celui de l'arbre et ce processus s'enchaîne à son tour à celui du sol. Nous avons ce que l'on appelle : un « enchaînement de processus ». Cela va nous permettre d'énoncer et d'étudier cette deuxième loi de la dialectique : la loi de l'action réciproque. Prenons comme exemple d'enchaînement de processus, après l'exemple de la pomme, celui de l'Université Ouvrière de Paris.

Si nous étudions cette école du point de vue dialectique, nous rechercherons d'où elle vient, et nous aurons d'abord une réponse : en automne 1932, des camarades réunis ont décidé de fonder à Paris une Université Ouvrière pour étudier le marxisme.

Mais comment ce comité a-t-il eu l'idée de faire étudier le marxisme? C'est évidemment parce que le marxisme existe. Mais alors d'où vient donc le marxisme?

Nous voyons que la recherche de l'enchaînement des processus nous entraîne à des études minutieuses et complètes. Bien plus : en recherchant d'où vient le marxisme, nous serons amenés à constater que cette doctrine est la conscience même du prolétariat ; nous voyons (que l'on soit pour ou contre le marxisme) que le prolétariat existe donc ; et alors nous poserons à nouveau cette question : d'où vient le prolétariat ?

Nous savons qu'il provient d'un système économique : le capitalisme. Nous savons que la division de la société en classes, que la lutte des classes, n'est pas née, comme le prétendent nos adversaires, du marxisme, mais, au contraire, que le marxisme constate l'existence de cette lutte des classes et puise sa force dans le prolétariat déjà existant.

Donc, de processus en processus, nous en arrivons à l'examen des conditions d'existence du capitalisme. Nous avons ainsi un enchaînement de processus, qui nous démontre que tout influe sur tout. C'est la loi de l'action réciproque.

En conclusion de ces deux exemples, celui de la pomme et celui de l'Université Ouvrière de Paris, voyons comment aurait procédé un métaphysicien.

Dans l'exemple de la pomme, il n'aurait pu que penser « d'où vient la pomme ? ». Et il se serait satisfait de la réponse : « la pomme vient de l'arbre ». Il n'aurait pas cherché plus loin.

Pour l'Université Ouvrière, il se serait satisfait de dire sur son origine qu'elle fut fondée par un groupe d'hommes qui veulent « corrompre le peuple français » ou autres balivernes...

Mais le dialecticien, lui, voit tous les enchaînements de processus qui aboutissent d'une part à la pomme, de l'autre à l'Université Ouvrière. Le dialecticien rattache le fait particulier, le détail, à l'ensemble.

Il rattache la pomme à l'arbre, et il remonte plus loin, jusqu'à la nature dans son ensemble. La pomme est non seulement le fruit du pommier, mais aussi le fruit de toute la nature.

L'Université Ouvrière est non seulement le « fruit » du prolétariat, mais aussi le « fruit » de la société capitaliste.

Nous voyons donc que, contrairement au méta-

physicien qui conçoit le monde comme un ensemble de choses figées, le dialecticien verra le monde comme un ensemble de processus. Et, si le point de vue dialectique est vrai pour la nature et pour les sciences, il est vrai aussi pour la société.

L'ancienne méthode de recherche et de pensée, que Hegel appelle la méthode métaphysique et qui s'occupait de préférence de l'étude des choses considérées en tant qu'objets fixes donnés... avait, en son temps, sa grande justification historique¹.

Par conséquent, on étudiait à cette époque toute chose et la société comme un ensemble d'« objets fixes donnés », qui non seulement ne changent pas, mais, particulièrement pour la société, ne sont pas destinés à disparaître.

Engels signale l'importance capitale de la dialectique, cette

grande idée fondamentale selon laquelle le monde ne doit pas être considéré comme un complexe de choses achevées, mais comme un complexe de processus où les choses, en apparence stables, tout autant que leurs reflets intellectuels dans notre cerveau, les idées, passent par un changement ininterrompu de devenir et de dépérissement où finalement, malgré tous les hasards apparents et tous les retours momentanés en arrière, un développement progressif finit par se faire jour².

La société capitaliste ne doit donc pas être considérée, elle non plus, comme un « complexe de choses achevées », mais, au contraire, doit être étudiée aussi comme un complexe de processus.

Les métaphysiciens se rendent compte que la société capitaliste n'a pas toujours existé, et ils disent qu'elle

1. Friedrich ENGELS : *Ludwig Feuerbach*, p. 35.

2. *Idem*, p. 34.

à une histoire, mais ils pensent qu'avec son apparition la société a fini d'évoluer et restera désormais « fixée ». Ils considèrent toutes choses comme achevées et non pas comme le commencement d'un nouveau processus. Le récit de la création du monde par Dieu est une explication du monde comme complexe de choses achevées. Dieu a fait chaque jour une tâche achevée. Il a fait les plantes, les animaux, l'homme une fois pour toutes ; de là, la théorie de fixisme.

La dialectique juge d'une façon opposée. Elle ne considère pas les choses en tant qu'« objets fixés », mais en « mouvement ». Pour elle, aucune chose ne se trouve achevée ; elle est toujours la fin d'un processus et le commencement d'un autre processus, toujours en train de se transformer, de se développer. C'est pourquoi nous sommes si sûrs de la transformation de la société capitaliste en société socialiste. Rien n'étant définitivement achevé, la société capitaliste est la fin d'un processus auquel succédera la société socialiste, puis la société communiste et ainsi de suite ; il y a et il y aura continuellement un développement.

Mais il faut faire attention ici à ne pas considérer la dialectique comme quelque chose de fatal, d'où l'on pourrait conclure : « puisque vous êtes si sûr du changement que vous désirez, pourquoi luttez-vous ? » Car, comme dit Marx, « pour faire accoucher la société socialiste, il faudra un accoucheur » ; d'où la nécessité de la révolution, de l'action.

C'est que les choses ne sont pas si simples. Il ne faut pas oublier le rôle des hommes qui peuvent avancer ou retarder cette transformation (nous reverrons cette question au chapitre V de cette partie, quand nous parlerons du « matérialisme historique »).

Ce que nous constatons actuellement, c'est l'existence en toutes choses d'enchaînement de processus

qui se produisent par la force interne des choses (l'autodynamisme). C'est que, pour la dialectique, nous insistons là-dessus, rien n'est achevé. Il faut considérer le développement des choses comme n'ayant jamais de scène finale. A la fin d'une pièce de théâtre du monde commence le premier acte d'une autre pièce. A vrai dire, ce premier acte avait déjà commencé au dernier acte de la pièce précédente...

II. — Les grandes découvertes du XIX^e siècle.

Ce qui a déterminé l'abandon de l'esprit métaphysique et qui a obligé les savants, puis Marx et Engels, à considérer les choses dans leur mouvement dialectique, c'est, nous le savons, les découvertes faites au XIX^e siècle. Ce sont surtout trois grandes découvertes de cette époque, signalées par Engels dans *Ludwig Feuerbach*, qui ont fait progresser la dialectique¹.

1. La découverte de la cellule vivante et de son développement².

Avant cette découverte, on avait pris comme base de raisonnement le « fixisme ». On considérait les espèces comme étrangères les unes aux autres. De plus, on distinguait catégoriquement, d'un côté, le règne animal, de l'autre, le règne végétal.

Puis arrive cette découverte qui permet de préciser cette idée de l'« évolution » que les penseurs et les savants du XVIII^e siècle avaient déjà mise dans l'air. Elle permet de comprendre que la vie est faite d'une

1. Friedrich ENGELS : *Ludwig Feuerbach*, p. 35 et 36.

2. C'est Schwann et Schleiden qui, en découvrant avec la cellule organique « l'unité d'où se développe, par la multiplication et la différenciation, tout l'organisme végétal et animal », établirent la continuité des deux grands règnes de la nature vivante.